

Fuck les zombies

Only Lovers Left Alive de Jim Jarmusch

Nicolas Klotz

Number 167, June–July 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71898ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Klotz, N. (2014). Review of [Fuck les zombies / *Only Lovers Left Alive* de Jim Jarmusch]. *24 images*, (167), 46–47.

Fuck les zombies

par Nicolas Klotz *



LE CONTEMPORAIN, C'EST L'INACTUEL ÉCRIT LE PHILOSOPHE GIORGIO AGAMBEN. UNE FOIS PAR MOIS, IL S'AGIT DE décrire l'expérience de la vision d'un film à partir d'une séquence. Cette chronique est dédiée à tous ces films inactuels qui ont beaucoup divisé à leur sortie et poussé les critiques à prendre position.

Adam (Tom Hiddleston) plaque quelques accords sur une guitare années 1960 que lui apporte le jeune Ian. Il vit reclus dans une grande maison abandonnée dans les bas-fonds de Detroit. C'est la nuit. Il est Anglais – c'est Boris Karloff qui ressemblerait à Syd Barrett. Ian est son seul lien avec le monde extérieur. Ces guitares années 1950-1960, que Ian cherche à travers la ville pour Adam, sont magnifiques. Survivances miraculeusement épargnées dans la modernité numérique, chacune est datée, avec des matières et des styles de micros différents, porte un nom, a appartenu à un guitariste aujourd'hui disparu. De jeunes fans surgissent dans les nappes sodiumisées qui éclairent la rue devant la maison abandonnée. Ils espèrent apercevoir Adam. Planqué derrière un rideau, celui-ci les observe gravement sur un écran de surveillance vert neige. Il se demande comment on sait qu'il habite là, puisqu'à part Ian, personne ne sait où il vit. Ian devra faire circuler des rumeurs pour brouiller leurs

infos car Adam veut rester hors d'atteinte, hors de vue, hors du monde, qu'il voit peuplé jusqu'à l'obsession exclusivement par des zombies. Ian devra aussi faire fabriquer une balle de revolver, une seule, dont le projectile sera composé d'un bois très particulier. Le suicide hante le cœur d'Adam autant que la musique et le sang.

Only Lovers Left Alive est un film de motifs, d'atmosphères, de nuances, de couleurs, que la caméra de Jarmusch filme à la manière des accords qu'Adam plaque sur sa guitare, toute en délicatesse et en résonances. Les séquences se déplacent comme les motifs d'un tapis précieux... précieux comme le sang. Au même moment, sur un autre continent, Eve (Tilda Swinton) marche dans des ruelles de Tanger – autre motif du même tapis. Elle est en manque, un manque léger qui fait flotter sa démarche. Son visage est pâle, ses cheveux presque blancs albinos. Elle semble déjà portée par ce qu'elle est en train de chercher. Elle entre dans un café où la rejoint Doctor (John Hurt), un

homme âgé, deux sacs en plastique posés sur une chaise. Ils discutent un peu de poésie, de littérature, d'art, de toutes ces choses inutiles qui éveillent méfiance, cynisme et font glousser les cons. Elle repart avec ses sacs plastiques. Une fois chez elle, elle porte le liquide rouge à ses lèvres et commence à planer sur son tapis, dansant dans ses motifs multicolores, devenant un de ses motifs. Sa came, c'est le sang – rouge profond, comme ses lèvres, l'intérieur de sa bouche, ses veines. Eve est l'amante d'Adam, sa femme, sa sœur de sang. La seule personne encore debout dans la vie d'Adam, puisque tous les autres sont morts. Ils ont des siècles. Ce sont des vampires, des aristocrates du goût, du raffinement intellectuel, de la mémoire. Deux sublimes survivants nocturnes, ultra-solitaires par survie, dans un monde dévasté par le sang contaminé et les armées de zombies néo-libéraux qui saturent le jour jusqu'à le vider de toutes les beautés générées par les décennies et les siècles passés. Même les gigantesques carcasses des usines

abandonnées qui faisaient vibrer Motor City ne sont plus que ruines et vestiges – veines et artères désertées de la ville dans lesquelles le sang humain et l’huile des machines ne circulent plus. Réseaux chimiques du travail collectif abandonné par les algorithmes haute fréquence qui n’ont plus grand-chose à faire des êtres humains... ni du cinéma d’ailleurs.

L’immense beauté du film de Jarmusch est une beauté low. Basses fréquences plutôt que hautes fréquences, breloques du film de genre plutôt qu’obscénité hollywoodienne, raffinement de la tendresse et de l’humour entre amis qui se foutent complètement du reste du monde. Comme John Lee Hooker, Godard, Nicholas Ray, Bresson, on dirait qu’avec l’âge, les grands cinéastes sont comme les grands bluesmen. Ils se débarrassent de tout ce qui les emmerde dans la vie et ne cachent plus leur plaisir à faire exclusivement ce qu’ils veulent. Défendre des valeurs aux antipodes des valeurs zombifiées qui les répugnent, faites de petites formules qui fonctionnent, se répètent à l’infini, et possèdent un certain pouvoir. Le sang, l’alcool, la drogue, l’art, la politique, l’humour, l’amour, la mélancolie et la tendresse, qui permettent de survivre au totalitarisme zombie. Mordre à nouveau directement dans la chair humaine, dans le désir, en prenant le risque de la contamination mentale, érotique, et affective. En filmant ainsi le sang, Jarmusch prend aussi des risques avec la langue. Ses personnages parlent! Hantise du naturalisme étriqué qui domine trop souvent le cinéma français actuel comme si la parole était devenue une offense faite à nos imaginaires. Pour Jarmusch, le cinéma s’adresse à nos imaginaires, à ce qu’il en reste d’opaque et d’inaccessible, malgré la technologie mimétique zombie. Nous sommes Adam et Eve, tout aussi bien que Faust, Byron, Burroughs, Shakespeare, Goethe, Coltrane, Kafka, Neil Young, John Lee Hooker, Mark Twain, Hannah Arendt, Nick Ray... tous ces vampires qui nous mordent à pleines dents pour nous contaminer avec le goût de l’art et de sa subversion. Tous ces vampires que nous sommes encore et qui avons furieusement besoin de mordre pour vivre.

La fin du film est jubilatoire. Un couple s’embrasse dans les restes d’une lumière de fête à Tanger. Ils sont jeunes, arabes. Jeunes gens de tous les jours, amoureux et pleins de vitalité. Adam et Eve tout juste arrivés de Detroit sont aspirés, lessivés, par le manque - leur dealer, Doctor, vient de mourir suite à une dose de sang contaminé: plus de sang sécurisé. Ils regardent le jeune couple depuis leurs visages pâles, spectraux, exsangues. Ils ne sont plus que deux organes vidés de leur sang. Je suis une force du passé, disait Pasolini. Beauté contre beauté – celle des temps révolus et celle des temps naissants. Alors que les deux jeunes savourent leurs langues, leurs lèvres, leurs corps habités de désir; les deux visages pâles, au bord de l’anémie, s’interrogent, parlent de physique quantique, de sang contaminé, d’eau contaminée, du pourcentage de sang et d’eau dans un corps humain. Ils s’approchent alors des jeunes amoureux comme pour demander leur chemin. Beau plan sur les visages des deux jeunes surpris, la fille a de grands yeux pleins de vie, magnifiés par un léger strabisme. Jeunesse vivante et vampires survivants. On a juste le temps d’apercevoir les dents des visages pâles et de sentir l’accélération de leur pulsion de vie, battements de cœur, promesse du shoot sanguin. Noir. Mordre avec les dents. Fuck les zombies, only lovers left alive. 🍷

Voir également le texte paru dans le 24 images n° 164, p.5

* Nicolas Klotz est un cinéaste français, réalisateur notamment de *La blessure*, *La question humaine* et *Low Life*.

